Case
FRC
5573

LA MONARCHIE INFERNALE.

OU

LES ÉTATS GÉNÉRAUX CHEZ PLUTON.

M-W 10172

679.

LA
MONARCHIE INFERNALE;

OUVRAGE

EN FAVEUR DU PEUPLE,

ET DANS LEQUEL

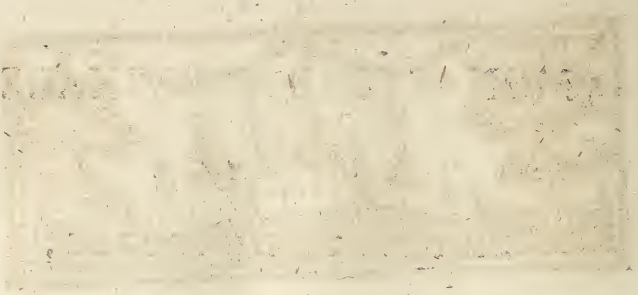
LE CLERGÉ ET LA NOBLESSE TROUVERONT A RÉFLÉCHIR;

Par un CITOYEN, *ami de la vérité.*

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable;
Il doit régner partout, & même dans la fable.

A CERBEROPOLIS.

1789.



THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LA MONARCHIE INFERNALE.

Senatus & populus, quasi unum corpus, discordiâ pereunt, concordiâ valent.

MEN. AGRIPPA.

UN trouble universel régnoit dans l'empire des morts; Pluton, le Roi de ce séjour, allarmé par les complots séditieux des méchantes âmes, & comme isolé au milieu de la plus nombreuse famille, cherchoit en vain à les ramener par la douceur, en vain il tâchoit de leur faire connoître la pureté de ses intentions dans des lettres-patentes où il invitoit, en bon père, ses sujets, à l'aider de leurs conseils, & leur exposoit, sans détour, la cruelle situation où se trouvoient les affaires de son royaume depuis les différentes guerres qu'il avoit eues à soutenir contre divers peuples voisins de l'Achéron;

toutes s'obſtinoient à croire qu'elles ne pourroient déſormais être heureuſes. Les unes attaquoient ſon eſprit & ſon cœur, les autres comptant ſur ſa juſtice, n'accuſoient que ſon auguſte épouſe qui, diſoient ces ames avilies, épuiſoient les reſſources de l'État en dépenſes frivoles, &, pour s'appuyer d'un fait notoire, elles citoient l'acquiſition d'un riche domaine, ſitué ſur les bords du Léthé, vendu à Proſerpine par Apollon, & dont le contrat fut paſſé devant Œaque & Rhadamante, ſon confrère; d'autres (& c'étoit le plus grand nombre) paroiſſoient juſtement irritées contre les âmes qui habitent les Champs Élyſées, elles ſe plaignoient qu'elles fruſtraſſent l'honnête Caron de la pièce de monnoie qu'il exigeoit, ſuivant ſes droits, des autres âmes, mais que celles-là ſe diſpenſoient de payer en lui promettant l'honneur de leur protection: elles ſe plaignoient ſur-tout qu'on dût plutôt à la faveur, qu'au mérite, l'avantage ineſtimable de couler des jours tranquilles, dans le paradis de l'Élyſée, lieu charmant & deſtiné depuis la création des choſes, à recevoir ſeulement les âmes de ceux qui avoient bien vécu. Ces plaintes n'étoient point dictées par un ſentiment de jalouſie, Pluton lui-même ſentoit combien elles étoient raiſonnables, Minos, l'un de ſes Miniſtres, le ſeul en qui il mît toute ſa confiance, le ſeul qui la méritât, & dont

le nom doit être gravé, dans tous les cœurs, en lettres d'or, Minos, dis je, l'éclairoit ſans ceſſe ſur les abus qui régnoient dans ſa Cour. C'étoit une âme vraiment déſintéreſſée, amie du peuple, & qui ſe faiſoit gloire de lui appartenir dès l'inſtant de ſa naiſſance. Souvent ce Miniſtre recommandable par ſes vertus & ſes connoiſſances, entretenoit ſon Roi des ſervices ſans nombre que les âmes plébéïennes lui avoient rendus, & des exemples de généroſité qu'elles donnoient en toutes ſortes de rencontres, tandis que celles qui habitoient l'Elyſée (honneur qu'elles ne devoient qu'au courage ou à l'opulence de leurs ancêtres), ſe refuſoient, par une ingratitude trop réfléchie, à tous les ſacrifices que la bonté du Roi pouvoit attendre d'elles. Le ſage Pluton, quoique convaincu de la vérité de ces raiſonnemens, oſe ſe flatter néanmoins que ce qu'on appelle les Grands du Royaume, alliant la nobleſſe de ſentimens avec celle d'extraction, ouvriront enfin leur âme à la pitié & au repentir; c'eſt pourquoi, d'après le conſeil d'un de ſes Miniſtres, il les prie de réparer les forces de l'Etat en lui cédant une partie du revenu des fiefs qu'ils poſſédoient au delà du Stix; vain eſpoir! Sourdes à ſes ſupplications, elles prétendent que les âmes du Tenare, doivent ſeules immoler leur repos & leurs biens au ſalut de l'Empire; celles-ci ſont révoltées de l'injuſtice des

Grands; mais n'écoutant que l'humanité, elles consentent, bien que pauvres & malheureuses, à faire des sacrifices au-dessus de leurs forces. Leurs nobles propositions parviennent jusqu'au trône, le meilleur des Rois les entend & les reçoit en pleurant; les premières toutefois refusent constamment d'imiter un si bel exemple; elles paroissent avoir pour but d'écraser le peuple & de réduire le Monarque aux plus fâcheuses extrémités. Quelque tems après, Pluton désespéré, donne ordre à son plus fidèle Ministre de convoquer en son nom les principales ames des Champs-Elysées & du Tenare, résolu de les consulter lui-même sur les moyens de faire refleurir la paix & l'abondance. Ce sage Roi, par une certaine déférence pour les Grands, dont il savoit que l'orgueil ne redoutoit rien tant, que la réunion des différens corps de l'Etat, défend que la populace (sans aucun mépris pour elle) soit admise dans l'enceinte où l'on doit péser les grands intérêts de la nation; mais hélas! comme cela n'arrive que trop souvent, ses ordres sont mal suivis; car ses Officiers, à l'instigation des Seigneurs de la Cour, repoussent le petit peuple avec la dureté la plus ignominieuse. Lorsque toutes ces âmes furent rassemblées, Pluton s'adressant à celles qui étoient chargées particulièrement des sacrifices.: « Ministres des Dieux Mânes, leur dit-il,

quel bienfait peut eſpérer de vous un bon Roi qui vous a comblés en tout tems de ſes faveurs, & de qui vous tenez le pouvoir d'exercer vos honorables & importantes fonctions » ? Un ſilence profond règne dans l'aſſemblée, Pluton, tant de fois témoin ſecret de leurs ligues, l'interprête comme un refus honnête de leur part, ſon cœur eſt affligé ; puis s'adreſſant à ces ames hautaines, qui par leur naiſſance, ſont regardées, par le vulgaire ignorant, comme les appuis du trône : « Princes & Sénateurs, s'écrie-t-il, vous voyez la ſituation de mon Royaume, des dettes innombrables que des guerres malheureuſes m'ont forcé de contracter, m'impoſent la dure néceſſité de recourir à vous ; que puis-je en attendre ? Répondez, quel généreux ſacrifice voulez-vous faire en faveur de votre Roi ? » A ces mots, toutes gardent un morne ſilence, Pluton n'oſe les interroger de nouveau, il attend une réponſe favorable ; mais du ſein de la multitude des ames plébéïennes s'élève un murmure confus qui ſemble dire au Monarque : « Les prérogatives de tout genre & les grâces ſans nombre que vous leur avez accordées dans tous les tems, n'ont ſervi qu'à nourrir leur ingratitude ; n'attendez rien de leur ſtérile pitié ». Alors Pluton qui avoit fait choix parmi le peuple de deux âmes vraiment libres, pour plaider la cauſe de la nation, ſe tourne vers

elles, & leur adreſſant la parole : « Sujets fidèles, leur dit-il, les grands de mon royaume ſont aſſemblés ici par mon ordre ; révélez les torts dont ils ſont coupables à mon égard, & ſur-tout comparez la conduite qu'ils tiennent envers vous avec celle qu'ils devroient tenir ». Les deux âmes Plébéïennes que Pluton avoit choiſies, étoient celles d'un Grec & d'un François. Eſope s'avance vers le tribunal du Roi, la Fontaine eſt à ſes côtés. Le Grec prend ainſi la parole, & toutes déjà remplies d'admiration, prêtent une oreille attentive aux ſages leçons qu'il va donner.

Certain Pan des plus orgueilleux,
Au ver à ſoie un jour vantoit ſon exiſtence :
« Que mon ſort, diſoit-il, près du tien eſt heureux !
Entre nous quelle différence !
Sujet aux peines, aux travaux,
Ramper ſans ceſſe eſt ton partage ;
Et moi, par les couleurs de mon brillant plumage
Je me fais admirer dans le ſein du repos ».
» Oui, Seigneur, il eſt vrai, reprit l'humble reptile,
Le Ciel, bien mieux que moi vous a favoriſé,
Mais ſur la terre auſſi vous êtes inutile,
Et, ſans tous vos rubis, vous ſeriez mépriſé ;
Si je mène une vie obſcure,
Du moins je ſuis utile au genre humain :
Un honnête artiſan, pauvre, couvert de bure,
Eſt toujours au deſſus d'un être ſot & vain ».

Esope avoit à peine cessé de parler, que des applaudissemens redoublés lui assurèrent le suffrage unanime des âmes qui l'avoient écouté dans un silence religieux ; Cerbère même, dit-on, enchaîné par le respect, n'osa le troubler. Le Monarque des enfers descend alors de son trône, Minos lui tend la main, puis s'approchant de l'orateur grec, il le comble d'éloges mérités. A l'instant même, le fidèle Ministre de Pluton fait signe à la Fontaine de s'avancer au milieu de l'assemblée ; le Prince qui le voit, remonte majestueusement sur son trône, soutenu par les Génies protecteurs de la Nation. Toutes les âmes écoutent... La Fontaine parle.

Un Lion Roi voulut donner pleine audience
A tous les animaux
Principaux.
Dans son palais devoit se tenir la séance.
On n'en différa pas l'instant,
Le cas lui paroissoit urgent,
Il voyoit tous les jours dépérir la finance.
Il fit rendre un arrêt
Qui portoit,
„ Que pour la populace
Il n'avoit point de place,
Qu'il devoit distinguer son monde, qu'en un mot
On ne laissât entrer que les gens comme il faut,
Étant les seuls qui pussent être utiles

Et savans à parler des affaires d'Etat.
On admettra chez moi tout Magistrat
(Ces Messieurs ne sont pas moins superbes qu'habiles).
Les gens sur-tout ayant laquais
En habit de livrée,
Disoit l'Edit, auront entrée
Dans le Palais;
A tout Seigneur, aux gens recommandables,
Aux Notables
Qui méritent quelques égards,
On ouvrira la porte la plus belle ».
Le Roi fit aussitôt placer en sentinelle
Deux Suisses méchans léopards,
Bien faits de leur personne & de haute stature.
De la séance enfin arrive l'ouverture.
Le théâtre du monde, observez, le voilà,
Grands & petits se présentent en foule,
L'on repousse ceux-ci, l'on fait entrer ceux là,
Pourquoi cela?
Eh! c'est qu'ils ne sont pas sortis du même moule,
Comme on dit, une main tout exprès les forma,
Ou plutôt, telle est leur extravagance!
Se comparant aux Dieux
Ils prétendent, les sots, se devoir leur naissance,
Et, selon eux,
(Voyez quelle est leur arrogance
Et combien les hommes sont vains!)
Ils n'ont avec la race des humains
Qu'une imparfaite ressemblance.
Le lièvre, le furet, la belette, le chat,
Sont repoussés à coups de hallebarde

De la Garde ;
Ces gueux ne ſont pas faits pour parler de l'Etat.
Lors, armé de la peur, » Ah ! que le Ciel m'en garde
D'entrer, dit l'écureuil, témoin en ce moment
D'un pareil traitement !
D'ailleurs peut-on paroître ici ſans étalage ?
Et qu'y trouver ? La peine & le ſouci rongeur ;
Moi qui dans les forêts, caché ſous mon feuillage,
Goûte en paix le parfait bonheur ! »
Que n'entends tu parler ce ſage,
Agneau, ſymbole de douceur ?
Mais non, il vient, & laiſſant par derrière
Sa tendre mère,
Il ſe propoſe ~~inceſſamment~~ innocemment
D'entrer ſeulement pour entendre ;
Car il n'oſe prétendre
A dire là ſon ſentiment.
Vers la ſentinelle il s'avance,
Par les cruels au même inſtant
L'innocence
Sans défenſe
Eſt repouſſée indignement ;
Mais un reſte de confiance
L'invite à s'offrir de nouveau,
Hélas ! le foible agneau
D'un coup plus sûr alors ſent mieux la violence ;
Car au moment qu'il porte un paiſible regard
Sur ſa mère,
Au hazard
Il eſt frappé d'une rude manière,
Chancèle, tombe & meurt à ſes côtés.

La pauvrette ne peut contraindre
Sa douleur : . . Elle veut se plaindre
Et n'éprouve que cruautés.
C'est de cette façon que la garde maltraite
Fouine, taupe & levrette,
Et mille autres encor dont le dénombrement
Seroit trop long, il suffit seulement
De vous dire,
Pour vous faire rire,
Que ceux-ci n'étant pas ou bien nés ou bien mis,
Tous les Grands avec eux se seroient compromis ;
Gardez-vous d'oublier qu'ils sont d'une autre pâte ;
Mais il est tems, à mon but je me hâte.

Un chien animal assez laid,
Mais non benêt,
Et qui savoit
Qu'à la gent sujette
Contre qui l'arrêt étoit porté
De paroître chez sa Majesté
Défense absolue étoit faite.
(Or la défense en nous fait naître le desir,
Et toujours même avec plus de plaisir
Nous faisons chose défendue)
L'animal donc ne perdant pas de vue
Le plaisir que l'on trouve à transgresser les lois,
Lorsque l'orgueil sur-tout les a dictées
Ou que par le caprice elles sont enfantées,
Sort du logis & s'en va dans les bois
Méditer à loisir quelqu'heureux stratagême ;
Il prenoit bien son tems, la forêt en ce jour

Étoit déſerte & pas un chevreau même
Ne s'offroit, ces Meſſieurs alors étoient de cour
Et marchoient près du diadême :
A ſavoir que les Grands, Riches, Ducs & Milords
Etoient dans le palais & les petits dehors,
Chemin faiſant, il trouve une peau, la ramaſſe,
Se la paſſe
Par le corps,
Et l'ajuſte ſi bien, que l'on doit s'y méprendre.
D'un tigre empoiſonné c'étoit, dit-on, la peau,
C'eſt par ce ſort fatal qu'on voit maint Roi deſcendre
De leur trône dans le tombeau.
Marchant équipé de la ſorte
Notre chien arrive à la porte,
Il gratte à la ſerrure, & ſans difficulté
Entre au conſeil, on n'eût point écarté
Un tygre, grand Seigneur, on ſait que ſans les Princes
Tout iroit mal, l'état, les villes, les provinces;
Leur naiſſance leur donne, eſprit, gráces, talens,
Ils ont mille vertus, étant hauts & puiſſans.
Il entre donc, ſa Majeſté Lionne
Recueilloit les avis pour ſuivre les meilleurs,
Mais, tant l'éclat fait bien juger d'une perſonne!
On opinoit pour ceux des plus riches Seigneurs.
Certain tygre affamé, connu par ſes fureurs,
Vouloit, pour s'enrichir, qu'on prolongeât la guerre,
Dût le deſtin,
Diſoit-il, être contraire
En cette affaire;
Un autre tenoit pour certain
Que c'étoit choſe difficile,

Et qu'un peuple indocile
Fier à la fois
Comme le Turc & jaloux de ſes droits,
Ne ſeroit point réduit à pleurer ſa défaite,
J'aimeroïs mieux voir la paix faite,
Fallût-il l'acheter, dit l'un de ces héros
Qui bravant l'ennemi lui préſentent le dos!
A ces mots
Certain Prince du Sang ſe lève:
Pour moi, je ſuis d'avis qu'on propoſe une trève.
Non, il ne faut rien propoſer,
Répond un autre; il faut, croyez-m'en, tout oſer
Pour rendre enfin ce peuple plus traitable;
Une guerre à recommencer
Aſſurément nous ſera favorable.
» Mais, reprend le Lion, je manque de vaiſſeaux
Pour tenter des combats nouveaux,
Combien n'en ai-je point perdus dans cette guerre?
Combien d'engloutis ſous les eaux?
De mes peuples d'ailleurs l'exiſtence m'eſt chère,
Tant de citoyens morts augmentent mes regrets,
Ils étoient mes enfans . . . Je ſuis encor leur père;
Hélas! au poids de l'or, pour prix de leurs bienfaits
Je voudrois racheter le ſang de mes ſujets!
Sire, dit un Seigneur, vous ne manquez pas d'hommes,
Mais d'argent; il faut donc emprunter . . . . Ou plutôt,
Dit tel autre, du peuple exiger force impôt,
Trop heureux, ſera-t-il, d'ajouter à vos ſommes
Ce qui manque à ſon Roi,
Pour ranger ſous ſa loi
Un empire

Qui n'aſpire
Qu'au bonheur de ſe voir maître de vingt Etats.
Tels furent les avis des plus grands potentats.
Bientôt l'animal domeſtique
Fut forcé de mettre à ſon tour
Au jour
Son avis . . . Ah! durant la ſéance publique,
Dira-t on,
Votre tygre eut le tems d'apprêter ſon ſermon.
Eh! vraiment le fit-il, n'en doutez pas, point bête
N'étoit, quoiqu'il en eût le nom.
Aboyer, garder la maiſon,
Ce n'étoit pas ſon fait, c'étoit un chien de tête,
Qui ſembloit né plutôt pour régler le Conſeil
Du Prince le plus téméraire.
Eh! que de gens ici ſont dans un cas pareil!
Si la fortune eût pu leur être moins contraire,
S'ils euſſent reçu d'elle ou naiſſance ou grands biens,
Avec un vrai mérite, entrés au Miniſtère,
Chez nous on les verroit (ce qui ne s'y voit guère)
Ne s'occuper qu'à rendre heureux les citoyens,
Et pour l'utilité publique,
Parler, agir ſans politique.

Mon chien fut donc prié d'ouvrir ſon ſentiment;
Après avoir bien humblement
A l'honorable compagnie
Tiré ſa révérence & fait ſon compliment:
» Grand Monarque, dit-il, pardonnez, je vous prie,
Si j'oſe devant vous parler ſans flatterie.

La guerre, vous l'aurez long-tems à soutenir,
Ou cédant lâchement . . . Mais non, je ne puis croire
Que le Turc de vos mains n'arrache la victoire,
Toutefois il est fort & veut tout obtenir.
Aux frais de cette guerre il vous faut subvenir :
Sire, vos revenus, j'en conviens, sont immenses,
Mais du train que chacun y va,
Financiers, Contrôleurs, ce tigre que voilà,
Ah ! l'on aura bientôt épuisé vos finances !
On ne ménage guère aussi, danse, opéra,
Jeux, bals, spectacle & cætera . . .
Il faudroit, croyez-m'en, faire moins de dépenses ».
Ainsi parla le chien, bientôt on applaudit
Et l'on dit :
Ce tygre n'est pas sot, chaque espèce s'assemble,
Et tous ensemble
Vantent son esprit.
Etonné de son allure,
Un tygre des plus fins s'avance encor sur lui,
Et considérant sa parure :
Bon jour, frère, dit-il, je vous trouve aujourd'hui
Mieux mis, plus beau qu'à l'ordinaire ;
Mais bientôt l'ayant reconnu,
Car, contre lui sans-doute il étoit prévenu,
Comment ! que viens-tu faire ?
Qui t'a rendu si hardi, toi ?
Malheureux, tu n'es point des nôtres !
Il dit, & lors aidé des autres
Fend la foule & le traîne au tribunal du Roi.
« Mon Prince, pouvez-vous voir trahison plus forte.
Ce n'est point un des Grands de la Cour, c'est . . . un chien !

Puis

Puis, ſans l'ordre du Sire, il fut mis à la porte
Etrillé de la bonne ſorte,
Et ſon avis parfait dès-lors ne valut rien.

La Fontaine avoit parlé, Pluton le regardant avec bonté : « vous venez, lui dit-il, de me donner une leçon ſalutaire que je ſaurai mettre à profit. Oui, je dois l'avouer, & vous me l'avez fait entendre, un Souverain ne doit point rougir de ſe communiquer à ſon peuple ; le dernier de ſes ſujets raffermi par le témoignage de ſa conſcience, peut élever ſa voix juſqu'au trône, le Conſeil qui paroît en lui-même le moins important, eſt ſouvent le plus utile. Ah ! que de vérités ſublimes ſont contenues dans votre apologue ! Je les ai toutes ſenties, que ne puis-je me perſuader que les Grands les ont goûtées ! Quoiqu'il en ſoit, je leur déclare ici que je n'admets plus de diſtinction de rang dans les aſſemblées nouvelles que je tiendrai ; je leur déclare que j'accepte, dès ce moment, & les avis & les ſecours de mon peuple, qui m'eſt ſeul entièrement dévoué & dont j'ai connu trop tard l'amour qu'il a pour ſon Roi ; c'eſt en lui ſeul enfin (j'en jure par le ſtyx) que je veux déſormais

choisir mes juges & mes amis ». A ces mots Pluton se lève, les Princes demeurent saisis & immobiles, il sort .... Toute la Cour le suit.

F I N.